

## Le « principe héroïque » de Jules Michelet Une lecture de la pensée de Vico

Marion Moreau (Paris-Sorbonne, Paris IV)

\*\*\*

Au chapitre IV de *Bouvard et Pécuchet*, on peut lire, à propos de la découverte de l'histoire par les deux protagonistes du roman de Flaubert :

Et de l'insouciance des dates, ils passèrent au dédain des faits.

Ce qu'il y a d'important, c'est la philosophie de l'Histoire !

Bouvard ne put achever le célèbre discours de Bossuet.

- L'aigle de Meaux est un farceur ! Il oublie la Chine, les Indes et l'Amérique ! mais il a soin de nous apprendre que Théodose était « la joie de l'univers », qu'Abraham « traitait d'égal avec les rois » et que la philosophie des Grecs descend des Hébreux. Sa préoccupation des Hébreux m'agace.

Pécuchet partagea cette opinion et voulut lui faire lire Vico.

- Comme admettre, objectait Bouvard, que les fables soient plus vraies que les vérités des historiens ?

Pécuchet tâcha d'expliquer les mythes, se perdait dans la *Scienza nuova*.

- Nierais-tu le plan de la Providence ?

- Je ne le connais pas ! dit Bouvard<sup>1</sup>.

Cette mention du professeur de rhétorique napolitain Giambattista Vico (1668 – 1744) et de son œuvre majeure, la *Science nouvelle*, dans un roman qui prétend tourner en ridicule les modes et travers scientifiques de son époque, témoigne de la relative notoriété dont jouissait ce penseur dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Tout au moins vient-elle rappeler que la pensée sur l'histoire de ce dernier était connue – à défaut d'être comprise – par ceux qui se piquaient de savoir. Il est également intéressant de remarquer que cette pensée se trouve d'emblée présentée comme relevant du champ de la philosophie de l'Histoire, qui symbolise, en grande partie, le renouvellement de l'historiographie française pendant la période romantique.

Or, Vico n'aurait peut-être jamais été porté à la connaissance des Français sans la traduction de la *Scienza nuova* proposée par Michelet en 1827<sup>2</sup>. Notre propos consistera donc à présenter la lecture que Michelet a faite de la pensée de Vico, ce qui nous permettra de déterminer en quoi cette dernière a influencé l'écriture de l'histoire de Michelet, qui peut être qualifiée de légendaire, voire de mythique. De ce fait, nous aborderons l'écriture michelettiste sous un angle particulier, qui est celui de la place des héros dans une science historique en mutation.

\*

Dès la fin de l'année 1823, le futur grand historien commence à s'intéresser à Vico, alors peu lu en France, dans le cadre de recherches plus générales sur la philosophie de l'Histoire. Il s'adresse à Victor Cousin, professeur reconnu et partisan de ce type de réflexion, pour lui demander conseil<sup>3</sup>. Ce n'est qu'après trois ans de travail que la traduction de

---

<sup>1</sup> Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, dans *Œuvres*, A.Thibaudet et R. Dumesnil éd., Paris, Gallimard, coll « La Pléiade », 1952, p. 819.

<sup>2</sup> Pour nuancer notre propos et, en nous référant à la correspondance de Michelet, nous pouvons rappeler qu'à l'époque où Michelet s'intéresse à Vico, Ballanche et Allier, avocat à la Cour royale, qui se présente également comme traducteur de Vico, manifestent leur intérêt pour la pensée du philosophe napolitain.

<sup>3</sup> Contrairement à ce qui a parfois été avancé, Paule Petitier précise que Michelet avait eu connaissance de l'œuvre de Vico avant de rencontrer Victor Cousin et qu'il n'est venu trouver ce dernier que pour obtenir des compléments d'informations. Voir Paule Petitier, *Jules Michelet. L'homme histoire*, Paris, Grasset, 2006, p. 58.

Michelet, ou plutôt sa lecture, est publiée. Elle se présente comme une traduction d'extraits de la *Science nouvelle* de Vico, précédée d'un *Discours sur le système et la vie de Vico*, dans lequel Michelet choisit de mettre plus spécifiquement en valeur certains aspects de la pensée du philosophe italien.

Cet ouvrage rencontre rapidement un certain écho auprès des contemporains de l'historien. Jouffroy publie un article élogieux dans *Le Globe* du 17 mai et Barante félicite le professeur d'histoire pour la qualité de sa lecture<sup>1</sup>. Mais c'est le jeune Edgar Quinet qui manifeste le plus vigoureusement son enthousiasme<sup>2</sup>, en soulignant, en particulier, la clarté de propos que Michelet a su conférer à Vico :

J'ai été étonné de la netteté que vous êtes parvenu à lui donner, sans lui ôter son génie brusque et les teintes de Salvator Rosa. Il me semble qu'il faut être traducteur soi-même pour bien sentir les difficultés que vous avez si heureusement vaincues<sup>3</sup>.

Il loue également le travail de présentation effectué par Michelet :

Dans votre Introduction, vous avez fait d'un labyrinthe un sentier droit où l'on marche à découvert, en sachant d'où l'on vient et où l'on va. Cela est ferme, précis, plein de choses, et sort d'un homme qui domine son sujet et ne lutte pas avec lui. Le peu que vous dites de la vie de Vico intéresse à un haut degré, et l'on voit que vous l'aimez et que vous auriez voulu le connaître<sup>4</sup>.

Enfin, le 17 avril 1828, Victor Cousin, dans une leçon donnée en Sorbonne qui se veut une introduction à la philosophie de l'Histoire, présente la méthode de Vico comparativement à celle de Herder, et couronne, de ce fait, le travail de traduction et d'exégèse accompli par Michelet et Quinet.

Au-delà de l'intérêt que la traduction de Michelet a suscité dans les milieux intellectuels, il importe de rappeler que cette traduction servit de référence dans la découverte de la pensée de Vico tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, non seulement en France, mais également en Europe. Cet écho s'explique aisément si l'on considère, comme l'a souligné Quinet, que, tout autant dans sa traduction de la *Scienza nuova* que dans le florilège des *Œuvres choisies* de Vico, paru en 1835, Michelet s'est attaché à présenter dans une langue claire et imagée le système philosophique relativement complexe de Vico. Faisant œuvre de vulgarisation, il s'efforce d'offrir une lecture de la vision synthétique du monde proposée par le penseur napolitain, en la rendant plus lisible.

Il importe de nous interroger sur l'engouement du jeune Michelet pour la pensée de Vico. Nous l'avons vu, c'est dans le cadre de ses recherches sur la philosophie de l'Histoire que Michelet découvre Vico. Or, si ce dernier s'avère particulièrement intéressant dans la réflexion entreprise par Michelet, c'est qu'il a su trouver une méthode capable de réunir trois champs du savoir habituellement dissociés : l'histoire, la philosophie et le droit. Ce rapprochement entre trois disciplines répond aux préoccupations exprimées par le professeur

---

<sup>1</sup> Barante écrit, dans une lettre adressée à Michelet et datée du 22 juillet 1827, qu'il a lu avec plaisir « cette analyse si largement et si clairement écrite d'un livre merveilleux comme signe de génie et qui se trouve en avance de plus d'un siècle sur la philosophie de son temps » et il ajoute :

On se sent profondément attristé en voyant le talent méconnu précisément parce qu'il excède les limites de son époque. Après tant de grands écrivains, après tant de scènes historiques qui nous ont préoccupés et instruits, à peine notre génération comprend-elle l'histoire d'une façon aussi grande et aussi vraie que Vico.

Lettre citée par Paul Viallaneix dans l'Introduction aux *Œuvres choisies de Vico* de Jules Michelet, dans *Œuvres complètes*, Paul Viallaneix éd., Paris, Flammarion, 1971, pp. 273-274.

<sup>2</sup> Rappelons qu'à la même époque, Quinet avait entrepris la traduction des *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder.

<sup>3</sup> Jules Michelet, *Correspondance générale*, Louis Le Guillou éd., Paris, Champion, t. I, 1994, « Lettre d'Edgar Quinet, 12 mai 1827 », p. 362.

<sup>4</sup> *Ibid.*

d'histoire dans son *Discours sur l'unité de la science*, prononcé lors de la distribution des prix du Collège Sainte-Barbe, en 1825. Il y indique en effet que « la plus belle gloire des sciences réside dans leur union »<sup>1</sup> et ajoute que « la science perd son plus vif attrait, sa principale utilité, lorsqu'on considère les branches diverses comme étrangères entre elles, lorsqu'on ignore que chaque étude éclaire et féconde les autres »<sup>2</sup>. Dans ce système, la philosophie apparaît comme le couronnement de tous les savoirs :

La philosophie cultive [dans l'élève] cette noble puissance de généraliser qui lui permet de réunir mille objets sous une expression simple, de s'élever des conséquences aux principes, des effets aux causes, enfin d'embrasser un système ; elle rattache toutes les études à celle de l'homme, dont elle analyse les facultés ; elle nous montre, dans ce centre, où ils aboutissent, tous les rayons de la science, et nous rassemble l'infini dans un point<sup>3</sup>.

Or, l'œuvre de Vico laisse entrevoir à Michelet la possibilité de fonder toutes les connaissances qui ont l'homme pour objet au sein d'une science véritablement nouvelle, historique, grâce à la diversité de ses enquêtes, et philosophique, par son aptitude à la synthèse.

Michelet trouve donc chez Vico des éléments qui répondent à ses principales préoccupations en tant que professeur d'histoire et de philosophie<sup>4</sup>. Pour autant, comme il l'affirme lui-même, il ne prétend pas proposer une traduction exhaustive de l'œuvre de Vico. Il s'agit bien davantage d'une lecture personnelle. Ainsi l'œuvre de Michelet se trouve-t-elle annoncée comme suit dans un article du *Globe*, daté du 2 septembre 1826 : « ce n'est point une traduction, mais un exposé du système et des doctrines du philosophe italien en un seul volume »<sup>5</sup>, ce qui ne saurait signifier pour autant que Michelet a omis de lire consciencieusement Vico. L'historien choisit néanmoins de ne retenir que certains aspects de la pensée de Vico. Il ne nous appartient pas de nous demander, dans le cadre de cette étude, si Michelet a compris ou non Vico, mais plutôt de nous interroger sur la lecture qu'il en donne<sup>6</sup>. En outre, nous ne prétendons pas présenter de manière exhaustive la pensée de Vico. Nous ne retiendrons donc que les éléments qui eurent une postérité dans ce qui sera amené à devenir la méthode historique de Michelet.

Ce que Michelet découvre chez Vico, c'est tout d'abord une conception du droit dont il ne se départira jamais plus. Le droit est un acte, toujours collectif, il est « l'acte d'une communauté qui cherche constamment à exprimer ses rapports politiques »<sup>7</sup>. Sans qu'il soit fait appel à la fiction du contrat, la sociabilité de l'homme est ici présumée et fondée en droit. La seconde grande idée que Michelet emprunte à la pensée de Vico est que l'homme construit son monde social en inventant des caractères poétiques auxquels il donne le nom de héros. Les mythes sont donc des créations humaines qui servent à exprimer de manière symbolique la réalité à laquelle les hommes se trouvent confrontés :

Le mythe est une représentation issue de la créativité d'un groupe d'hommes qui

---

<sup>1</sup> Jules Michelet, *Discours sur l'unité de la science*, dans *Œuvres Complètes*, P. Viallaneix éd., Paris, Flammarion, t. I, 1971, p. 249.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 253.

<sup>4</sup> En 1828, Michelet est nommé professeur à l'École Préparatoire. Il assure l'enseignement de philosophie et d'histoire, jusqu'à ce que le directeur le somme de choisir entre ces deux disciplines. Michelet choisit la philosophie mais se verra finalement attribuer l'enseignement de l'histoire.

<sup>5</sup> Cité par Paul Viallaneix, *Michelet, les travaux et les jours (1798-1874)*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1998, p. 77.

<sup>6</sup> Sur la question de la compréhension ou non de la pensée de Vico par Michelet, le lecteur pourra se référer utilement à l'article d'Alain Pons paru dans le numéro 9 de la revue *Romantisme* (1975) et intitulé : « De la « nature commune des nations » au Peuple romantique. Note sur Vico et Michelet » (pp. 39-49).

<sup>7</sup> Olivier Remaud, *La Magistrature de l'histoire*, Paris, Michalon, coll. « Le Bien commun », 1998, p. 26.

donnent de cette manière aux soubresauts de leur histoire politique une figuration narrative. Ce que Vico entend par mythe, c'est donc bien le récit, riche en personnages, de la genèse politique de l'humanité, l'odyssée conflictuelle de la conscience civile des hommes<sup>1</sup>.

Selon cette vision, l'homme est donc cause de lui-même jusque dans ses illusions. C'est ce que Michelet exprime en 1831 dans l'*Avant-propos* de son *Histoire romaine* en rappelant que les figures héroïques et divines ne sont que des « idées », des « symboles »<sup>2</sup>. De cette pensée, Michelet tire la conclusion que le droit véritable ne pourra exister qu'à partir du moment où l'idolâtrie aura complètement disparu parmi les hommes. C'est la raison pour laquelle toute forme de superstition doit être combattue par la pensée en raison :

Le travail de la critique philosophique consiste à apporter de la lumière dans les esprits idolâtres et à montrer que les figures mythologiques ne sont pas des entités objectives mais les ombres d'un esprit humain naturellement créatif<sup>3</sup>.

Michelet offre donc une lecture de Vico qui tend à faire de ce dernier une sorte de philosophe voltairien avant la lettre, soumettant toute croyance au règne de la raison.

Cette interprétation est rendue possible par le choix que Michelet fait de ne pas reprendre, dans son propre système de pensée, certains des traits caractéristiques du système de Vico. Ainsi, dans la *Scienza nuova*, la Providence fournit le cadre général dans lequel le libre-arbitre de l'homme s'exerce, afin d'organiser progressivement une cité juste. Vico recourt à l'idée d'une religion instituante, qui extrait l'homme de son état sauvage originel. Michelet choisit, pour sa part, de ne pas faire appel à la notion de Providence et fait du développement de la liberté de l'homme une réalité liée au progrès. L'autre élément du système de pensée de Vico que l'historien choisit de ne pas reprendre comme tel est sa théorie des *corsi* et *recorsi*, qui constitue pourtant l'un des fondements du système du professeur de rhétorique napolitain. Selon ce dernier, l'histoire de l'humanité avance à la faveur de conflits permanents, qui règlent les relations entre les représentants de l'autorité et ceux qui y sont soumis. Cette théorie cyclique s'appuie également sur l'existence des trois âges de l'humanité, l'âge des dieux, l'âge des héros et l'âge des hommes, qui marquent chacun une avancée dans l'établissement du droit. Michelet choisira un temps d'adapter la théorie des cycles à sa pensée du progrès, en montrant en particulier que chaque cycle correspond à une étape de la perpétuelle invention de la liberté en ce monde, avant de l'abandonner définitivement.

À partir de 1830, Michelet décide d'interpréter l'œuvre de Vico comme la théorie d'une humanité qui se fait continûment elle-même, offrant, de ce fait, une lecture prométhéenne de la pensée de Vico. Ce n'est cependant que trois décennies plus tard qu'il fait état de sa découverte de l'opuscule du philosophe italien intitulé *De mente heroica*, qui contient un discours prononcé par Vico le 18 octobre 1732 à l'université de Naples, en ouverture de l'année académique. L'esprit héroïque y est présenté comme la qualité qui distingue le sage du philosophe et qui fait de ce premier un être qui ne néglige aucune discipline pour démêler les nœuds de l'expérience humaine. Michelet voit dans ces pages une « apologie de l'universelle curiosité dont toute sa jeunesse a brûlé »<sup>4</sup> et choisit d'appliquer ce concept à l'ensemble de l'humanité :

Fasciné par le thème de l'héroïsme, Michelet tire une règle générale de l'exemple singulier du sage qui tente d'élargir le rayonnement de l'âme et de lui redonner sa vraie

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>2</sup> Jules Michelet, *Histoire romaine*, Paule Petitier éd., Paris, Les Belles Lettres, coll. « Eux et eux », 2003, « Avant-propos », p. 10.

<sup>3</sup> Olivier Remaud, *Les Archives de l'humanité*, Paris, Seuil, coll. « La Couleur des idées », 2004, p. 18.

<sup>4</sup> Paul Viallaneix, *Michelet, les travaux et les jours*, éd. cit., p. 82.

puissance de synthèse. Tandis que Vico considère dans son discours l'héroïsme comme une technique d'amplification des dons innés et divins de la personne, Michelet le pense globalement comme un acte créateur entièrement immanent à lui-même et expressif de la vie profonde de l'histoire<sup>1</sup>.

Ce faisant, l'historien abolit toute différence entre le plan individuel et le plan collectif et peut donc présenter l'esprit héroïque comme l'acte par lequel « l'humanité se fait et se crée elle-même »<sup>2</sup> ou encore celui par lequel « l'homme, ouvrier de lui-même se fabrique d'après lui ses législations, ses poèmes et ses dieux »<sup>3</sup>. Or, pour Michelet, c'est dans le peuple que cette puissance créatrice qui définit l'humanité s'incarne au mieux :

Les vrais produits du génie populaire, ce ne sont pas les livres, ce sont des actes courageux, des mots spirituels, des paroles chaleureuses, inspirées, comme je les recueille tous les jours dans la rue, sortant d'une bouche vulgaire, de celle qui semblait le moins faite pour l'inspiration<sup>4</sup>.

Cette création se manifeste dans des actes et dans une poésie toute primitive, qui sont seuls à même de faire advenir le règne du droit et de la liberté.

\*

Fort de cette vision, Michelet construit peu à peu sa méthode historique et assigne un rôle bien précis à son magistère : il revient à l'historien, qui a la chance de pouvoir accéder, en quelques sortes, aux archives de l'Humanité, de rendre sa voix au peuple, à ceux que Michelet appelle les simples. Comme l'écrit Paul Viallaneix, « s'il est vrai que l'homme est « son propre Prométhée », il appartient à l'historien d'écrire sa légende », ce qui constitue, aux dires du critique, un « redoutable devoir », supposant une « universelle compétence »<sup>5</sup>. Refusant l'enfermement complaisant dans l'érudition, l'historien se fait le porte-parole du peuple, en même temps qu'il lui révèle son histoire. Sa mission ne relève donc pas seulement de l'instruction, elle est également éducation, initiation à l'histoire nationale, empreinte d'une dimension morale, voire politique.

Cette tâche, à laquelle l'historien s'attelle en décidant d'écrire l'*Histoire de France* dans son intégralité, prend tout son sens dans le contexte de la Révolution de 1848. Devant l'urgence politique de ces années, l'historien va tenter d'apporter des réponses, qui vont prendre des formes différentes et complémentaires. Dès 1845, il entreprend d'écrire l'*Histoire de la Révolution française*, de faire le récit de ce « repère inscrit dans [la] mémoire »<sup>6</sup> collective des Français. Il entend ainsi mettre en scène le peuple au travers de ses actes les plus glorieux. Après l'échec des journées de 1848, il ressent cependant le besoin de se tourner vers un nouveau type d'écriture, moins érudit et davantage accessible au peuple, et décide d'écrire une sorte de « Bible de la République »<sup>7</sup>, qui serait l'équivalent de ce que fut le Livre saint pour la chrétienté. C'est dans cette optique qu'il écrit les *Légendes démocratiques du Nord*, livre qui associe l'Europe<sup>8</sup> à l'apologie de la Nation et dans lequel Michel Cadot voit la

---

<sup>1</sup> Olivier Remaud, *Les Archives de l'humanité*, éd. cit., p. 19.

<sup>2</sup> Jules Michelet, « L'Héroïsme de l'esprit » dans *Œuvres complètes*, Paul Viallaneix éd., Paris, Flammarion, t. IV, 1974, p. 41 – Ce titre a été donné par l'éditeur à un brouillon destiné à la préface de l'*Histoire de France* de 1869.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>4</sup> Jules Michelet, *Le Peuple* [1846], Paris, Flammarion, coll. « GF », 1974, p. 159.

<sup>5</sup> Paul Viallaneix, *La Voie royale, essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Paris, Flammarion, 1971, p. 230.

<sup>6</sup> Paul Viallaneix, *Les Travaux et les jours*, éd. cit., p. 294.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 331.

<sup>8</sup> Les *Légendes démocratiques du Nord* comprennent trois parties : la première est consacrée à la Pologne et à la figure de Kosciuszko, héros de 1792, la seconde, « Les Martyrs de la Russie » traite de l'insurrection du 14 décembre 1825 et de sa répression par le tsar Nicolas I<sup>er</sup>, la dernière est consacrée à la révolution valaque de 1848 et à ses suites.

volonté de « réchauffer l'ardeur faiblissante des démocrates français à de plus lointains exemples »<sup>1</sup>. Ces *Légendes* se présentent comme un recueil d'*exempla*, mettant en scène des héros incarnant le peuple. Nous nous proposons donc de nous livrer à une rapide analyse d'extraits de ces deux ouvrages, afin d'appréhender deux modes d'écriture michelettistes, qui semblent, à bien des égards, représentatifs de sa méthode.

L'*Histoire de la Révolution française* donne au peuple une place d'acteur historique et a le mérite de mettre en lumière sa souveraineté nouvelle. Les manifestations du peuple s'opèrent dans un espace particulier, la rue, et selon des modalités relevant le plus souvent de l'action spontanée. Ainsi en va-t-il de la prise de la Bastille, qui semble emblématique de cette prise de décision n'émanant que du peuple :

Ces mouvements furent ceux du peuple, vrais, sincères, immenses, unanimes ; la France y prit part, Paris y prit part, tous (chacun dans sa mesure), tous agirent, ceux-ci du bras et de la voix, ceux-là de leur pensée, de leur ardent désir, du plus profond de leur cœur<sup>2</sup>.

Selon Michelet, la prise de la Bastille est représentative de l'esprit de la Révolution, dans la mesure où elle est née au sein du peuple. Les grands hommes de la Révolution n'y sont pour rien, ce qui permet à l'historien d'affirmer que « Paris mena ses meneurs »<sup>3</sup>. La mention de l'impulsion populaire permet en outre à l'historien de justifier l'un des éléments les plus polémiques de la Révolution, le recours à la violence. En effet, comment ne pas comprendre que le peuple souhaite venger la mémoire de ses pères :

L'histoire revint cette nuit-là, une longue histoire de souffrances, dans l'instinct vengeur du peuple. L'âme des pères qui, tant de siècles, souffrirent, moururent en silence revint dans les fils, et parla<sup>4</sup>.

Pour autant, ce peuple, davantage *populus*, peuple-nation, que *vulgus*, foule, ne se livre pas gratuitement à la violence<sup>5</sup>. Il choisit plutôt le seul mode d'action qui lui est laissé. De la même manière, Michelet refuse de lui imputer la responsabilité complète des massacres dans les prisons survenus en septembre 1792 et peut ainsi affirmer que « quoiqu'une grande partie du peuple approuvât l'idée du massacre, les massacreurs, on le verra, étaient peu nombreux »<sup>6</sup>. Pour Michelet, la grandeur du peuple se manifeste essentiellement dans les événements qui symbolisent l'union de tous au sein de la nation et au nom de la liberté, comme la levée en masse de troupes pour défendre la patrie ou la fête des Fédérations. Il déplore d'ailleurs que nombre d'historiens n'aient pas tenu compte de cette dimension dans l'historiographie révolutionnaire :

Mais les grands mouvements sociaux qui les décidèrent, ces lois, qui en furent l'origine, la raison, la nécessité, à peine une ligne sèche les rappelle au souvenir. C'est pourtant là le fait suprême, où se résout tout le reste, dans cette miraculeuse année qui va de juillet à juillet : la loi est partout devancée par l'élan spontané de la vie et de l'action<sup>7</sup>.

L'historien recommande donc de se fier à la spontanéité du peuple plutôt qu'aux délibérations des politiciens et s'engage à faire l'histoire de ceux qui n'ont pas eu voix au chapitre jusqu'à

---

<sup>1</sup> Jules Michelet, *Légendes démocratiques du Nord* [1854], Michel Cadot éd., Paris, PUF, 1968, « Introduction », p. V.

<sup>2</sup> Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », t. I, 1979, p. 129.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>5</sup> Michelet écrit ainsi, au livre II de l'*Histoire de la Révolution française*, éd. cit., p. 156 : « La masse du peuple accumulée dans la salle ne demandait pas de sang ; il le voyait couler avec stupeur, dit un témoin oculaire. Il regardait bouche béante ce prodigieux spectacle, bizarre, étrange à rendre fou. »

<sup>6</sup> Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, éd. cit., p. 819.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 318.

ce jour. Dans cette optique, l'*Histoire de la Révolution française* ne saurait être une histoire mettant en scène des héros individuels ; à l'encontre des fables et superstitions, elle introduit dans l'historiographie un nouvel héros collectif, le peuple, seul à même d'incarner la grandeur de la nation, et invite de ce fait le peuple à ne suivre que sa propre volonté, répondant en cela aux préceptes de Vico.

Pourtant, Michelet se voit contraint de reconnaître lui-même les faiblesses du peuple, qui sont susceptibles de l'amener à agir selon des principes trompeurs. Il en va ainsi de la rumeur, qui peut apparaître comme une version dégradée de l'opinion publique :

C'était, dit un observateur, c'était un temps orageux, lourd, sombre, comme un songe agité et pénible, plein d'illusions, de troubles. Fausses alarmes, fausses nouvelles ; fables, inventions de toutes sortes. On savait, on ne savait pas. On voulait tout expliquer, tout deviner. On voyait des causes profondes, même aux choses indifférentes<sup>1</sup>.

La rumeur est force d'illusions au même titre que les fables et légendes dénoncées par Vico. En outre, aux lendemains de l'échec de la Révolution de 1848, il semble difficile d'imaginer que le peuple puisse seul faire triompher la démocratie. Déjà, en 1846, Michelet affirmait dans *Le Peuple* :

Le peuple, en sa plus haute idée, se trouve difficilement dans le peuple. Que je l'observe ici ou là, ce n'est pas lui, c'est telle classe, telle forme partielle du peuple, altérée et éphémère<sup>2</sup>.

Aussi, lorsque l'historien décide d'écrire une œuvre destinée en premier lieu au peuple et capable de le toucher, il choisit d'y réintroduire des figures héroïques. En se référant explicitement au modèle de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, il se propose d'écrire de véritables vies de saints, s'inscrivant ainsi dans la lignée de la littérature d'édification chrétienne, mais aussi dans celle des *Vies des hommes illustres* de Plutarque. La légende, au sens étymologique « ce qui doit être lu », offre comme modèle la figure d'un ancien et doit conduire ses lecteurs à vouloir imiter la valeur de ce personnage. Le 21 mai 1851, Michelet fait explicitement référence au modèle chrétien dans une lettre adressée à son gendre, Alfred Dumesnil :

Vous n'aimez pas beaucoup mon titre. Mais j'ai beau me creuser la tête, je ne trouve pas mieux. Celui-ci me paraissait propre à indiquer au peuple le côté religieux qui est aussi dans nos révolutions. Je voulais, d'années en années, si je vis, m'employer à écrire ce martyrologue de la foi nouvelle, un livre saint et plus vrai que l'ancienne Légende dorée<sup>3</sup>.

Michelet choisit ainsi de faire du personnage de Kosciuszko un saint<sup>4</sup>. Il va même jusqu'à reprendre le modèle canonique des vies de saints, en présentant la vie de son héros, de sa naissance à sa mort, dans la partie des *Légendes démocratiques du Nord* intitulée « Pologne et Russie ». De même, le martyr des deux Décembristes Pestel et Ryléiev n'est pas sans rappeler celui des saints chrétiens. En convoquant des figures héroïques, Michelet espère donc pouvoir parler au peuple la langue que ce dernier est le plus à même de comprendre, celle

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>2</sup> Jules Michelet, *Le Peuple*, éd. cit., p. 186.

<sup>3</sup> Cité par Paul Viallaneix, *La Voie royale*, éd. cit., p. 366.

<sup>4</sup> Il en fait même une nouvelle incarnation du Christ, comme en témoigne cette description de sa capture par les Russes : « Ils lui portaient des coups de lance, en lui criant : « Rendez-vous ! » Mais il ne répondait pas. L'un d'eux, alors, approchant et le prenant par derrière, lui déchargea un furieux coup de sabre, qui lui fendit la tête et le cou jusqu'aux épaules. » (*Légendes démocratiques du Nord*, éd. cit., p. 64).

L'évocation des stigmates et l'intervention d'un traître ne sont pas sans rappeler certains épisodes de la vie du Christ.

qu'il lui est le plus familière, celle qui correspond à son besoin profond et naturel de recourir à des fictions historiques, comme Vico le souligne lui-même.

Cependant, contrairement à ce que nous pourrions penser en première analyse, Michelet ne se contente pas de recréer des fables et des héros, répondant en cela au goût populaire pour les figures quasi divines. En effet, ces figures héroïques apparaissent avant tout comme des incarnations du peuple. Elles sont des représentantes, chacune à sa façon, de ce que Michelet appelle l'homme de génie, « celui qui, tout en acquérant les dons du critique, a gardé les dons du simple »<sup>1</sup>. Le simple, enfant ou homme du peuple, est celui qui ne divise pas par l'esprit, se refuse à l'analyse mais conserve au contraire une vision organique et unitaire de la vie<sup>2</sup>. Il est aussi un être d'instinct et d'inspiration, qui peut parfois s'avérer doué d'une certaine force de prophétie. Or, le génie s'avère être un homme qui se distingue essentiellement par sa bonté et sa simplicité et dont la principale œuvre réside dans sa vie même, une vie « de simplicité, d'enfance, de bonté et de sainteté, où tous les siècles viendront chercher une sorte de rafraîchissement moral ». C'est la raison pour laquelle Michelet conclut sa définition de l'homme de génie en affirmant : « certes, le peuple a bien raison d'appeler cet homme un simple. C'est le simple par excellence, l'enfant des enfants, il est le peuple plus que n'est le peuple même »<sup>3</sup>.

Dans les *Légendes démocratiques du Nord*, Michelet choisit de faire de chacun de ses héros un représentant du génie. Kosciuszko est ainsi doté d'une « douceur » et d'« une facilité d'enfant »<sup>4</sup> et il refuse de s'élever au-dessus des Polonais, en vertu de son héroïsme : « il lui semblait odieux, au milieu d'une foule si pauvre, de se présenter en roi de théâtre, de faire de pompeux banquets, quant ils avaient à peine du pain. Tout son cœur était dans le peuple »<sup>5</sup>. Il possède en outre une « âme poétique et romanesque »<sup>6</sup>, qui est le signe de son caractère instinctif. Michelet va même jusqu'à attribuer la qualité de simple à un peuple entier et souligne le « génie prophétique »<sup>7</sup> de la Pologne, faisant ainsi du pays dans son ensemble le tenant d'une forme d'instinct créateur.

La convocation des héros chez Michelet ne saurait donc être considérée comme le signe du triomphe d'une histoire fondée sur l'individualité, ni comme la manifestation d'un retour des fables dans le champ de l'écriture historique. Refusant le règne de l'illusion, Michelet propose au peuple de nouveaux modèles, qui se présentent comme des incarnations du peuple lui-même et sont en quelque sorte des symboles, des images porteuses d'un sens, voire d'une vérité. En cela, Michelet se livre, comme nombre de romantiques à un travail de démystification et de « resymbolisation »<sup>8</sup>. Il s'agit bien de faire sortir le peuple de ses illusions, tout en lui proposant de nouvelles figures idéales et une nouvelle mythologie, mais également de manifester par des exemples sa grandeur et sa force créatrice.

---

<sup>1</sup> Jules Michelet, *Le Peuple*, éd. cit., p. 184.

<sup>2</sup> C'est dans la deuxième partie du *Peuple* que Michelet se livre à une définition complète de ce qu'il entend par le terme de « simple ».

<sup>3</sup> Jules Michelet, *Le Peuple*, éd. cit., p. 185.

<sup>4</sup> Jules Michelet, *Légendes démocratiques du Nord*, éd. cit., p. 9.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>8</sup> Nous empruntons cette terminologie à Claude Millet, *Le Légendaire au XIX<sup>e</sup> siècle. Poésie, mythe et vérité*, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1997, p. 25.



Au terme de cette brève étude, nous pouvons nous interroger sur la place de la pensée de Vico dans la constitution de la méthode historique de Michelet. L'historien n'a cessé de rappeler dans ses écrits à quel point il était redevable au professeur de rhétorique napolitain<sup>1</sup>. En tout état de cause, Michelet semble avoir retenu une idée essentielle de sa lecture de Vico, celle du rôle éminemment créateur de l'humanité. Pour autant, nous pouvons penser, à la suite de Jean Walch, que la philosophie de l'histoire de Michelet procède essentiellement de lui-même. Son idée fondamentale est celle du sens de l'histoire, qui doit être celui du progrès de la liberté : l'humanité se crée en tant qu'elle échappe à la fatalité d'un destin aveugle<sup>2</sup> et fait triompher le droit.

Michelet trouve également chez Vico l'idée que le savoir est synthétique. Mêlant histoire, philosophie et pensée du droit, l'historien cherche à appréhender de manière globale l'Histoire de l'humanité. Aussi semble-t-il tout à fait pertinent d'affirmer qu'une grande partie de l'historiographie contemporaine se trouve contenue en germe chez Michelet, comme le rappelle Paule Petitier :

Les historiens des Annales y ont reconnu le souci de la civilisation matérielle et des mentalités. Fernand Braudel y a senti une attention à la construction concrète et symbolique du territoire parente de la sienne. Jacques Le Goff y a salué la tentative de recréer l'imaginaire médiéval. [...] Et, dernier exemple d'une liste qui pourrait encore s'allonger, l'histoire des anonymes récemment inventée par Alain Corbin rejoint l'histoire de ceux qui n'ont pas d'histoire tentée par *La Sorcière*<sup>3</sup>.

Soucieux de proposer une histoire des simples et de « faire parler les silences de l'Histoire »<sup>4</sup>, Michelet élève donc le principe héroïque au rang de méthode historiographique, qui tend à faire de l'Histoire une entreprise de « *résurrection de la vie intégrale* »<sup>5</sup>, par laquelle l'historien se propose de refaire d'esprit et de volonté, de revivre, ce que ses ancêtres ont fait et vécu.

Pour autant, Michelet n'abandonne pas totalement les figures héroïques et les fables. Pour parler au peuple, il importe en effet de lui proposer des modèles. Cependant ces héros, qu'il s'agisse des figures centrales des *Légendes démocratiques du Nord* ou de Jeanne d'Arc, apparaissent comme des incarnations du peuple. Ils en sont également des symboles, dans la mesure où leur figure est porteuse de sens et d'idéaux. Aussi nous refusons-nous à dire, avec Jean Walch, que « Michelet [...] est un individualiste » et que pour lui, « ce sont les individus en tant que tels qui font l'histoire, du moins en grande partie »<sup>6</sup>. L'œuvre de Michelet ne saurait non plus être réduite à une « histoire des événements et des personnages historiques »<sup>7</sup>. Certes, elle répond aussi à ces caractéristiques, mais elle se donne avant tout à lire comme une histoire du peuple dans sa plus haute incarnation, la Nation, qui marque le triomphe du droit. Aussi préférons-nous affirmer comme Paul Veyne que « de tout temps, les historiens ont senti que l'histoire se rapportait à l'homme en groupe plutôt qu'à l'individu, qu'elle était histoire des sociétés, des nations, des civilisations, voire de l'humanité, de ce qui est collectif au sens le plus vague du mot ; qu'elle ne s'occupait pas de l'individu comme tel »<sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> Dans la Préface à l'*Histoire de France* de 1869, il affirme : « Je n'eus de maître que Vico » et en 1872 : « je suis né de Vico ». Cité par Paule Petitier, *op. cit.*, p. 59.

<sup>2</sup> Cette opposition entre liberté et fatalité, qui parcourt l'ensemble de l'œuvre de Michelet, est particulièrement mise en lumière dans *La Bible de l'Humanité*, publiée en 1864.

<sup>3</sup> Paule Petitier, *op. cit.*, p. 9.

<sup>4</sup> Jules Michelet, *Journal*, Paul Viallaneix éd., Paris, Librairie Gallimard, 1959, t. 1, « 30 janvier 1842 », p. 378.

<sup>5</sup> Jules Michelet, Préface de 1869 à l'*Histoire de France*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. IV, p. 12.

<sup>6</sup> Jean Walch, *Les Maîtres de l'histoire (1815-1850)*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1986, p. 199.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>8</sup> Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, coll. « Points histoire », 1978, p. 83-84.

S'intéressant davantage à l'homme en groupe qu'aux individualités, Michelet confère à la collectivité dans son ensemble un statut d'individu<sup>1</sup> et, si son histoire apparaît, en certains points, comme un creuset d'*exempla*, il s'agit de figures qui entendent donner un sens à l'Histoire et qui symbolisent le progrès de l'humanité.

\*\*\*

---

<sup>1</sup> Pour illustrer ce propos, nous pouvons nous référer à nouveau à la Préface de 1869 à l'*Histoire de France*, éd. cit., p. 13, où Michelet écrit : « La France a fait la France [...]. Elle est fille de sa liberté. Dans le progrès humain, la part essentielle est à la force vive, qu'on appelle homme. *L'homme est son propre Prométhée* ».

## Bibliographie

### a) Œuvres de Jules Michelet

*Correspondance générale*, Louis Le Guillou éd., Paris, Champion, t. I, 1994.

*Discours sur l'unité de la science*, dans *Œuvres Complètes*, P. Viallaneix éd., Paris, Flammarion, t. I, 1971.

*Œuvres choisies de Vico*, dans *Œuvres complètes*, Paul Viallaneix éd., Paris, Flammarion, t. I, 1971.

« L'Héroïsme de l'esprit » dans *Œuvres complètes*, Paul Viallaneix éd., Paris, Flammarion, t. IV, 1974.

*Histoire de la Révolution française*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1979.

*Histoire romaine*, Paule Petitier éd., Paris, Les Belles Lettres, coll. « Eux et eux », 2003.

*Journal*, Paul Viallaneix éd., Paris, Gallimard, t. I, 1959.

*Légendes démocratiques du Nord*, Michel Cadot éd., Paris, PUF, 1968.

*Le Peuple*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1974.

### b) Bibliographie critique

Millet, Claude, *Le Légendaire au XIX<sup>e</sup> siècle. Poésie, mythe et vérité*, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1997.

Petitier, Paule, *Jules Michelet. L'homme histoire*, Paris, Grasset, 2006.

Pons, Alain, « De la 'nature commune des nations' au Peuple romantique. Note sur Vico et Michelet », *Romantisme*, 1975, n°9, pp. 39-49.

Remaud, Olivier, *La Magistrature de l'histoire*, Paris, Michalon, coll. « Le Bien commun », 1998.

- *Les Archives de l'humanité*, Paris, Seuil, coll. « La Couleur des idées », 2004.

Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, coll. « Points histoire », 1978.

Viallaneix, Paul, *La Voie royale, essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Paris, Flammarion, 1971.

- *Michelet, les travaux et les jours (1798-1874)*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1998.

Walch, Jean, *Les Maîtres de l'histoire (1815-1850)*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1986.